

Parcours 1 : Expression écrite

Dans la peau d'une œuvre d'art ...

À l'instar des exemples ci-dessous, **mets-toi** dans la peau d'un personnage de tableau connu ou celle d'une sculpture connue et **imagine** ce qu'elle pourrait bien penser.

Joconde

« Je suis la Joconde, la vraie, celle du tableau. Vous savez bien, celle qui sourit du matin au soir.

Ça me fatigue de sourire mais si j'arrêtais, je perdrais mon emploi. Comment trouver un autre travail à mon âge ? J'en ai les muscles du visage endoloris. Mes zygomatiques sont noués depuis le temps que je me fends la poire.

Toute la journée je vois passer des gens. Hommes, femmes, enfants, militaires, ecclésiastiques ... C'est un défilé permanent. Ils ont l'air sérieux, on devine qu'ils ne sont pas là pour se marrer. Je les envie.

Ils s'immobilisent devant moi et ils me dévisagent avec des airs de connaisseurs. Je dois faire comme si de rien n'était. Sourire figé, regard fixe, je ne bronche pas. Certains font de ces têtes ! Mais de ces têtes ! Hier j'ai failli avoir le fou rire tellement ils étaient tristes. Je ne sais pas comment je me suis retenue. Il s'en est fallu de peu.

Un jour, je me rappelle, c'est bel et bien arrivé. Heureusement il y a eu un temps mort entre le passage de deux groupes ; j'en ai profité pour me laisser aller. J'ai ri ! Mais j'ai ris ! C'est simple, j'en ai fait pipi dans ma culotte. J'ai mouillé jusqu'au cadre. Par bonheur, le gardien ne s'est aperçu de rien, sinon il aurait fait un rapport. Je risquais ma place.

Le soir, quand on ferme le musée, bien que je n'en aie pas le droit, je m'accorde du délassement. Je me renfrogne et je fais la moue. Vous verriez ma tête ! Ça me fait un bien fou. Hélas ! je ne peux pas faire durer. C'est que nous sommes très surveillés. Les gens imaginent que les caméras installées aux angles des galeries sont là pour observer les visiteurs. Pas du tout ! Elles sont là pour nous espionner, nous ! On veut savoir si nous gardons correctement la pose, si nous ne quittons pas nos toiles pour nous dégourdir les jambes, si nous ne faisons pas la causette d'un mur à l'autre.

Il est vrai qu'avant la mise en place des caméras, trois statues avaient quitté leur socle. Personne ne sait où elles sont passées. On murmure qu'elles travaillent au noir dans une galerie d'art clandestine.



En tout cas, elles ont réussi leur évasion.

Pour moi c'est sans espoir. Je suis condamnée à sourire. Sourire sans relâche même lorsque l'actualité n'est pas rose. C'est dur.

Je me rappelle : le jour où Léonard de Vinci est mort, j'étais la seule dans son entourage à avoir l'air de trouver ça drôle.

Ça faisait désordre. »

[...]

Claude BOURGEYX, *Le fil à retorde*, Paris, éd. Nathan, 2005, pp. 53-55

Rodin

« Je suis le Penseur. Le Penseur de Rodin. Je pense. Ce n'est pas de tout repos. Au début je pensais à des choses profondes et graves. Je pensais sérieux. J'ai dû m'arrêter, je n'aurais pas tenu le coup. Alors je me suis mis à penser plus légèrement. Ça m'a reposé. Je pensais à rien, à des broutilles. Je pensais au vide, à l'infini. La nuit, je pensais au noir. Et puis voilà qu'au printemps je me suis mis à penser à l'amour. En été je pensais aux vacances, en automne je pensais à rentrer du bois pour l'hiver, en hiver je pensais à faire ramoner ma cheminée. Je pensais continuellement, sans perdre un jour de repos. Je n'ai jamais cessé de penser. Aujourd'hui je pense toujours et demain je penserai encore. C'est épuisant. Voilà plus d'un siècle que dure cette plaisanterie.

Parfois, comme en ce moment, je pense que c'est tuant d'être penseur. Bien sûr, il m'arrive aussi de penser à ne pas penser. Je me dis : « Pense à ne pas penser, pense-y ! » Et quand j'y pense, ça me fait penser que je n'y pense plus. C'est toujours bon à prendre.

Les gens qui me regardent penser pensent : « Il est le Penseur, le Penseur de Rodin, il pense et c'est bien normal. » Ils ne comprendraient pas que je me plaigne. Alors je m'écrase.



En période de guerre je pense à la paix, en période de paix il ne me viendrait pas à l'esprit de penser à la guerre, et comme il faut bien que je pense à quelque chose, je pense à moi. C'est un exercice qui me fatigue beaucoup de penser à moi qui pense, qui pense que je pense à moi. C'est sans fin, épuisant. Je dois très vite arrêter et m'obliger à penser aux autres, mais c'est étrange, en pensant aux autres, j'ai le sentiment de ne penser à rien. Penser à rien, c'est suicidaire, quand on est penseur. Alors je pense à n'importe quoi, n'importe comment. Il m'arrive de penser à mourir mais je sais bien que je suis immortel.

Quand je suis dépressif, je pense aux femmes. Les femmes me font penser, c'est comme ça, je n'y peux rien. Je pense à la Victoire de Samothrace, à la Vénus de Milo, à cette dinde de Joconde.

Il m'arrive aussi de penser que j'ai faim ou que j'ai soif, mais je ne pense jamais à boire ni à manger. C'est inexplicable. Ce sont des choses auxquelles je ne pense pas, voilà tout. On ne saurait penser à tout, même quand on est penseur.

Bon, là je suis vraiment exténué. Je vais me caler sur la pensée minimale et laisser passer quelques heures. Pilotage automatique et progression au radar !

Tiens, j'y pense, ce soir je devrai penser à fermer le robinet du gaz pour la nuit. »

[...]

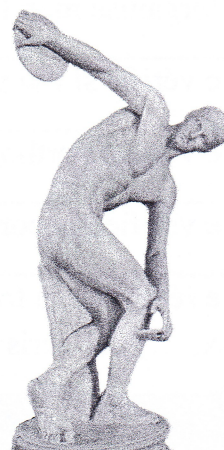
Claude BOURGEYX, *Le fil à retorde*, Paris, éd. Nathan, 2005, pp. 129-132

Discobole

« Je suis le Discobole. Le Discobole de Myron. J'ai envie de lancer mon disque ... J'ai drôlement envie de le lancer. Ça me démange. De quoi j'ai l'air, moi, avec ce truc dans la main depuis si longtemps. Je vais finir par le lancer, c'est sûr. Un jour, ça va partir ! Je ne pourrai pas me retenir, je la balancerai loin, très loin, cette saleté qui me donne des ampoules aux doigts.

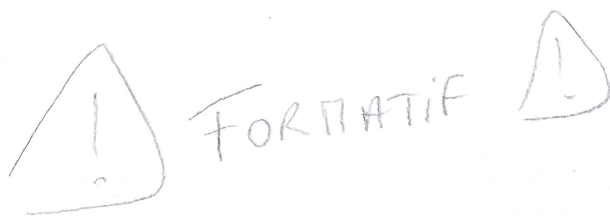
Bon, calme-toi, petit. Respire lentement, ne pense à rien ... Voilà, c'est passé.

À propos de penser, j'aimerais être à la place du Penseur de Rodin. Ça, c'est un bon boulot ! Toujours assis à ne rien faire, peinard ! Juste à penser. Il y en a qui ont la chance. Moi, c'est le disque à perpétuité. C'est trop injuste. Et ce bras toujours tendu, il fatigue ! J'en ai plein la besace de la *discobolie*. Voyons, *discobolie*, ça existe ce mot ? Je ne peux même pas consulter un dictionnaire. J'ai une main prise, l'autre en l'air, la pose à garder. C'est l'horreur. Je vais lancer, cette fois je vais lancer. Je fatigue sur mes jambes pliées ... J'en ai la nausée. Je compte jusqu'à trois et à trois je lance. Ce n'est pas le moment de te dégonfler, petit ! Tu balances le plus loin possible. UN ! Concentre-toi. DEUX ! Ça va partir. TROIS ! Vas-y, mon gars ! Alors qu'est-ce que tu fais ? Non, ce n'est pas vrai ! Mon bras est ankylosé. J'aurais dû m'en douter. C'est fichu. Je serai discobole jusqu'au bout ... Jusqu'à la fin. Mais la fin de quoi ? Il n'y a pas de fin pour moi. Pas de bout. C'est sûr, je vais faire une dépression nerveuse. Je la sens venir, elle vient. Je hais l'athlétisme ! »



[...]

Claude BOURGEYX, *Le fil à retorde*, Paris, éd. Nathan, 2005, pp. 135-137



Nom :

Date :

Prénom :

Classe :

Parcours 1 : Expression écrite

Dans la peau d'une œuvre d'art ...

Grille d'évaluation	Points
Je rédige un texte contenant au minimum 150 mots et au maximum 180 mots et j'inscris le nombre de mots sous mon texte.	/2
Je respecte le sujet imposé.	/1
Je fais preuve d'originalité et de créativité.	/2
Je rédige des phrases courtes et de structure simple.	/2
Je conjugue mes verbes à l'indicatif présent.	/2
J'organise mon texte à l'aide de mots liens.	/2
Je vérifie si j'ai placé correctement les majuscules et les points.	/2
Je vérifie l'orthographe des mots à l'aide du dictionnaire.	/4
Je vérifie l'accord du verbe avec son sujet.	/2
Je réalise mon travail avec soin (pas de ratures, de taches, de tipp-ex, ...) et j'écris lisiblement.	/1
TOTAL	/20